

CHAPITRE II

L'ÉVEIL À LA FOI

En 1968, la Vierge Marie, Mère de la Lumière, apparut au-dessus de l'église Notre-Dame à Zeitoun, banlieue du Caire. On dénombra, suite à ces apparitions, plusieurs cas de guérisons miraculeuses. Bon nombre de musulmans étaient parmi les miraculés ; mais ils n'ont pas embrassé la foi chrétienne pour autant.

Je souffrais à ce moment-là d'une crise hémorroïdale aiguë. Je souffrais beaucoup. Sadek s'en aperçut et me demanda la cause de ma souffrance. Il me conseilla de consulter un éminent chirurgien chrétien de sa connaissance. Je me rendis avec lui chez ce médecin. Celui-ci, après auscultation, m'apprit que les hémorroïdes étaient dans un état d'inflammation aiguë et qu'il ne pouvait guère pratiquer d'opération. Il me prescrivit alors un traitement que je devais suivre jusqu'à extinction de l'inflammation ; après quoi, m'assura-t-il, il procéderait à une chirurgie. Je mis en application ces soins ; mais la douleur était d'une telle acuité, qu'elle m'arrachait des cris de détresse, des cris que j'élevais vers Dieu ; oui, vers ce Dieu dont je niais l'existence depuis 15 ans. Je commençais à découvrir que j'avais besoin de Lui, croyant qu'Il pouvait, par sa toute-puissance, rallumer la foi de tout homme, quelle que soit la force du mal qui l'habite. Je venais de prendre conscience de l'existence de Dieu et de réaliser combien alors était fausse cette assertion des existentialistes qui veut que le hasard seul soit l'auteur de cet immense univers.

J'invoquais Dieu et en même temps Lui adressais des reproches : « Ô mon Seigneur, ô Créateur de tout l'univers et mon Créateur ! Je reviens à Vous, désormais, mais non pas par le biais de l'islam car je ne crois plus à cette religion. Je ne puis aller à Vous par ce chemin une autre fois. Si vous deviez me demander compte, ô Dieu, de mon manque de foi en Mohammad, je Vous reprocherais le mauvais choix que Vous avez fait de lui comme prophète. Montrez-moi un autre chemin, sinon, il me suffirait de croire en Vous Seul et de Vous adorer. »

Dieu exauça ma prière. Voici comment ...

Un jour Sadek vint me voir et me dit : « Seriez-vous d'accord que nous allions au Caire, au lieu des apparitions de la Vierge Marie, en l'église de Zeitoun ? Moi, je désire ardemment être témoin de ce phénomène ; et vous, en tant que malade, pourriez peut-être bénéficier d'une guérison miraculeuse comme on l'observe chez tant de gens. Nous profiterions du congé de fin de semaine pour y aller. » – « Non, lui avais-je répondu obstinément, je ne suis pas du tout disposé d'entreprendre ce voyage. Et puis..., faut-il vraiment que j'aille vers Elle pour qu'Elle me guérisse...? » Et mon ami partit tout seul.

Or, ce même jour je fus en proie à une crise de constipation très douloureuse, mal qui venait s'ajouter à celui que me causaient déjà les hémorroïdes. Je criais de douleur et me plaignais désespérément : – « Quel mal ai-je donc fait, mon Dieu, pour mériter cette épreuve ? ! » Une douleur intolérable persistait. Et je pensai tout à coup à mon ami, parti, dans l'espoir de contempler une vision de la Sainte Vierge. Mes plaintes se tournèrent alors vers Celle-ci :

– « Vierge Marie, devais-je vraiment me rendre jusqu'au Caire pour vous demander une faveur ! Si vous le

voulez bien, venez donc à moi, vous-même, ici, et guérissez-moi. »

J'étais désespéré, tel un naufragé qui s'agripperait à un brin de paille. Finalement, l'épuisement eut raison de moi et je sombrai dans un profond sommeil. Au réveil, je demandai à ma femme de me préparer un contenant d'eau tiède qui servirait à atténuer un peu le déchirement que je m'apprêtais à subir pour aller à la selle. Quelle ne fut pas ma surprise, lorsqu'en me lavant, je constatai qu'il n'y avait plus trace d'hémorroïdes qui pourtant formaient une excroissance de quelque deux centimètres. J'étais éberlué.

Était-ce raisonnable de penser que la Vierge avait si vite exaucé ma prière ? Mais..., pensais-je, si je m'avisais de confier une telle révélation à quelques membres de la famille, on me prendrait pour un fou et personne ne me croirait. Je décidai donc d'en garder le secret jusqu'au retour de mon ami.

Celui-ci revint de son voyage resplendissant de joie :

– « Vous avez laissé passer une occasion unique, » me dit-il.

– « Et pourquoi donc ? »

– « Oh ! J'ai vu la Sainte Vierge de mes propres yeux ! Il y avait sur les lieux une foule de gens innombrable. Les musulmans présents étaient même plus nombreux que les chrétiens. »

– « Eh bien ! lui ai-je répondu, vous vous êtes donné la peine de faire tout ce périple pour La voir, alors que, sans me déplacer, Elle vint à moi. »

– « Comment ? Vous aurait-Elle apparu ? »

– « Non, mais Elle vint et je suis délivré de mon mal. »

– « Ce n'est pas possible ! Je ne vous crois pas. » Et il ajouta :

– « Je vous amènerai tout à l'heure, après le travail, chez ce chirurgien qui vous avait ausculté, et nous verrons bien ce qu'il aura à dire. »

Le médecin, en me voyant entrer dans son cabinet, croyait que je venais là pour subir l'opération. Quand il m'eut examiné, il me demanda : « Qui a pratiqué l'opération ? » Je lui fis alors le récit du miracle. Il me réexamina et me dit : « Elle a été faite très soigneusement, cette opération ; et il n'y a plus aucune trace d'hémorroïdes. »

Sur le chemin du retour, j'étais perdu dans mes pensées quand Sadek me fit revenir par une tape amicale et me dit : « Maintenant je crois. » Je m'écriai : « J'étais malade et maintenant je suis guéri. Qui pourrait nier une telle évidence ! Oui, je crois et j'affirme ma foi. »

Cet incident eut en effet un impact puissant sur l'éveil de ma foi en Jésus-Christ. Malheureusement, quelques-uns des confrères chrétiens, auxquels je racontais le récit de ce miracle, n'en croyaient rien ; ils refusaient de voir en la Sainte Vierge la dispensatrice de guérisons miraculeuses.

Ma première réaction, après cet incident, fut de demander à Sadek de me prêter un livre traitant du Christ. Il me proposa la Bible, et me conseilla d'en commencer la lecture, par le Nouveau Testament. Je tombai donc sur l'Évangile de Matthieu, chapitre premier, où il n'est question que de la généalogie de Jésus selon la chair. En tant qu'ancien étudiant de la faculté des lettres, département d'histoire, j'avais nourri une aversion effroyable envers les livres d'histoire, tellement j'en avais lu, jusqu'à satiété. Et

» Et il

il, chez
ns bienabinet,
and il
ratiqué
Il me
neuse-
tracees pen-
et me
malade
le évi-nt sur
quel-
tais le
ent de
mira-de de-
rist. Il
cer la
c sur
ques-
n tant
ement
ers les
té. Et

voilà qu'à ma première lecture de l'Évangile, je tombais sur une page d'histoire ! Je n'y allai pas plus loin, et refermai le livre. Informé de ma déception, le lendemain, Sadek m'encouragea de reprendre la lecture, en commençant par le 2^e chapitre. Je sentis, en effet, comme une force qui m'attirait et me poussait à lire. J'arrivai, d'un trait, jusqu'aux chapitres 5, 6, 7 qui rapportent le « Sermon sur la montagne ». Là, je pris le temps de méditer, et d'établir un parallèle entre les enseignements de Jésus et ceux de Muhammad. Mais quelle différence ! Elle est incommensurable ! Je ne m'aviserai pas, dans ce court récit, d'en développer les points ; il faudrait pour ce faire, y consacrer un volume entier.

J'eus cependant quelque réserve face au verset qui dit : « Si quelqu'un te gifle sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre. » Je ne saisissais pas la profondeur du signifié, je n'y voyais que le couvert littéral : « Comment, me disais-je, peut-on se laisser ainsi gifler ? Qui se prêterait à une telle humiliation ? Et que fait-on alors de notre dignité humaine ? Non, c'en est trop. » Je me promis de m'informer auprès de Sadek à ce sujet, dès le lendemain. Mais je n'eus pas à le faire ; Dieu s'était chargé d'éclairer Lui-même ma lanterne, avant l'arrivée de mon ami. Voici comment...

J'étais fonctionnaire au département de la trésorerie. On était à la fin d'un mois de Ramadan, à l'approche de la fête de « Baïram ». On accusait toujours une surcharge de travail à cette époque de l'année, car les gens affluaient en grand nombre pour échanger leurs billets de banque contre des billets neufs, en petites coupures de cinq et de dix piastres. On reçut du ministère, cette année-là, une quantité insuffisante de billets de cette espèce ; aussi le mot d'ordre

était de n'accorder que l'équivalent d'une livre ou deux par personne.

Un fonctionnaire du département de la comptabilité se présenta à mon bureau avec cinquante livres et me demanda d'échanger toute la somme contre ces billets de cinq et dix piastres. Je l'informai alors de l'ordre reçu qui m'interdisait de dépasser deux livres, et ajoutai : « Mais en tant que collègue, je vous accorderai bien cinq. »

– « Je veux l'équivalent de cinquante, » riposta-t-il.

– « Je ne puis acquiescer à votre demande, » rétorquai-je.

Les réparties s'entrechoquèrent de part et d'autre, chacun défendant sa position. Le collègue n'ayant pas eu gain de cause, mit brusquement fin à l'altercation en préférant des injures, des anathèmes, contre moi et mes employeurs... Encore affecté par un atavisme ancestral, datant de l'islam, et préconisant l'« œil pour œil », je m'apprêtais à lui régler son compte, lorsque j'entendis, au fond de moi, une voix qui disait : « N'as-tu pas lu hier ce passage qui recommandait de tendre la joue gauche à celui qui te giflait sur la droite...? » Et la même voix me disait encore : « Et si tu lui répondais plutôt par 'que Dieu vous pardonne' ? N'as-tu pas lu aussi qu'il fallait bénir ceux qui nous maudissent...? » En même temps, une autre force intérieure me pressait de tirer vengeance; et deux fois plutôt qu'une. Mais cette voix se fit encore plus insistante : « Essaie de dire : que Dieu vous pardonne, cette fois-ci seulement. » Tout ce combat intérieur se déroula à la vitesse d'un éclair ; et alors que le collègue se dirigeait vers la sortie en maugréant et insultant, je lui dis : « que Dieu vous pardonne ! »

Les collègues présents – tous musulmans à l'exception de Sadek – me regardèrent, étonnés :

– « Quoi ? Il vous insulte, et vous ne lui lancez rien à la figure ? »

eux par
tabilité
me de-
de cinq
çu qui
Mais en

ai-je.
l'autre,
pas eu
profé-
es em-
datant
prêtats
de moi,
ge qui
giflait
« Et si
ne' ?

mau-
re me
. Mais
dire :
out ce
t alors
ant et

ans à

n à la

– « Je suis le gardien d'une somme d'argent considérable, dis-je. Il aurait été inopportun de me livrer à une querelle, j'aurais risqué de perdre quelques billets ; je me vengerai plus tard. » Je voulais surtout éviter d'autres commentaires et mettre un terme à cet incident.

Il s'était à peine écoulé une demi-heure, lorsque je vis réapparaître ce collègue au bureau de la trésorerie. Il vint vers moi, tout penaud, et me dit : « Vous vous êtes montré plus digne que moi tout à l'heure ; alors que je vous insultais et humiliais, vous avez imploré pour moi le pardon de Dieu. Ma conscience ne m'a pas laissé tranquille depuis ; aussi suis-je revenu vous présenter mes excuses et vous dire, devant tous les collègues, que je regrette ce que j'ai fait. » Et il prit ma tête entre ses deux mains et y déposa le baiser de paix.

Quand il eut posé ce geste, j'entendis cette voix me dire :

– « As-tu perdu ta dignité ? »

– « Non ! Bien au contraire ! Le Christ me l'a rendue, alors que mon seul mérite était d'avoir suivi sa recommandation. »

Si je n'avais pas écouté cette voix, pensai-je, si je n'avais pas obéi à l'enseignement du Christ ; que j'avais au contraire cédé le pas à la vengeance, l'altercation se serait peut-être transformée en une querelle démesurée dont Dieu seul connaîtrait l'issue.

Je déplorai les quinze années de ma vie passées dans l'incrédulité la plus totale, sans foi en Dieu ni en rien. Oh ! Que n'ai-je pas lu l'Évangile plus tôt ! J'aurais voué ma foi au Christ depuis longtemps ! Ne sont-ce pas là les directives de source divine que je cherchais dans le Coran

était de n'accorder que l'équivalent d'une livre ou deux par personne.

Un fonctionnaire du département de la comptabilité se présenta à mon bureau avec cinquante livres et me demanda d'échanger toute la somme contre ces billets de cinq et dix piastres. Je l'informai alors de l'ordre reçu qui m'interdisait de dépasser deux livres, et ajoutai : « Mais en tant que collègue, je vous accorderai bien cinq. »

– « Je veux l'équivalent de cinquante, » riposta-t-il.

– « Je ne puis acquiescer à votre demande, » rétorquai-je.

Les réparties s'entrechoquèrent de part et d'autre, chacun défendant sa position. Le collègue n'ayant pas eu gain de cause, mit brusquement fin à l'altercation en proférant des injures, des anathèmes, contre moi et mes employeurs... Encore affecté par un atavisme ancestral, datant de l'islam, et préconisant l'« œil pour œil », je m'apprêtais à lui régler son compte, lorsque j'entendis, au fond de moi, une voix qui disait : « N'as-tu pas lu hier ce passage qui recommandait de tendre la joue gauche à celui qui te giflait sur la droite...? » Et la même voix me disait encore : « Et si tu lui répondais plutôt par 'que Dieu vous pardonne' ? N'as-tu pas lu aussi qu'il fallait bénir ceux qui nous maudissent...? » En même temps, une autre force intérieure me pressait de tirer vengeance; et deux fois plutôt qu'une. Mais cette voix se fit encore plus insistante : « Essaye de dire : que Dieu vous pardonne, cette fois-ci seulement. » Tout ce combat intérieur se déroula à la vitesse d'un éclair ; et alors que le collègue se dirigeait vers la sortie en maugréant et insultant, je lui dis : « que Dieu vous pardonne ! »

Les collègues présents – tous musulmans à l'exception de Sadek – me regardèrent, étonnés :

– « Quoi ? Il vous insulte, et vous ne lui lancez rien à la figure ? »

et que je ne trouvais pas : celles qui invitent à la vertu, à l'amour, au pardon... ?

« Heureux les pauvres de cœur : le Royaume des cieux est à eux.

Heureux les doux : ils auront la terre en partage.

Heureux ceux qui pleurent : ils seront consolés.

Heureux ceux qui ont faim et soif de justice : ils seront rassasiés.

Heureux les miséricordieux : il leur sera fait miséricorde.

Heureux les cœurs purs : ils verront Dieu.

Heureux ceux qui font œuvre de paix : ils seront appelés fils de Dieu. » (Matthieu 5, 3-9)

« Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent. » (Matthieu 5, 44)

Je sentis, en lisant ces enseignements, qu'ils m'allaient droit au cœur et éveillaient ma foi ; qu'ils provenaient d'un Être puissant qui s'adressait à moi personnellement. Des enseignements dignes d'un Dieu, et non ces autres qui promeuvent la vendetta, où il est dit : « Ripostez à l'agresseur par la même mesure de son agression. »

J'eus le sentiment que les paroles de l'Évangile n'étaient pas destinées simplement aux plaisirs de la lecture, ni à rendre compte des faits de l'histoire ; mais qu'elles s'adressaient au cœur de chaque homme. Justement, au chapitre XVI^e de Matthieu, Jésus a demandé à ses disciples :

« ¹³ Au dire des hommes, qui est le Fils de l'Homme ? » ¹⁴ Ils dirent : « Pour les uns, Jean le Baptiste ; pour d'autres, Élie ; pour d'autres encore, Jérémie ou l'un des prophètes. » ¹⁵ Il leur dit : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » ¹⁶ Prenant la parole, Simon-

vertu, à

Pierre répondit : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. »

s cieux

Jésus a posé la question à ses disciples car le regard des hommes à son endroit variait selon les individus, leur croyance, leur religion ; et par là-même, Il voulait leur permettre d'exprimer en toute liberté, leur propre foi. Quel regard portaient-ils sur Lui après avoir été témoins de sa parole, ses actes, ses miracles? Après avoir partagé sa vie de si près et pendant si longtemps ? Étaient-ils restés au même point que les Anciens, les scribes et les Pharisiens ? Ou avaient-ils reconnu à son contact sa vraie personnalité ? Jésus a voulu éprouver leur foi. Aussi lorsque Simon-Pierre lui a répondu : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant », Il a fait son éloge en lui disant : « Heureux es-tu », parce que tu as compris cette vérité.

seront

miséri-

appelés

audis-

z pour

qu'ils

prove-

onnel-

on ces

postez

En lisant ces paroles, j'entendis Quelqu'un, au fond de moi, me poser la même question : « Qui crois-tu que Je suis ? » Je répondis, en unissant ma voix intérieure à celle de Simon-Pierre : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » et c'est ainsi que débuta ma foi dans le Christ.

angile

ecture,

elles

nt, au

ciples :

ils de

Bap-

Jéré-

s, qui

mon-

Mais, tout comme Jésus me parlait intérieurement par son Esprit, qu'Il touchait mon cœur et m'amenait à la foi en sa divinité, l'Ennemi du bien, lui aussi, s'adressait à moi intérieurement. Laisse-t-il quelqu'un en paix celui-là ? D'autant plus qu'il me sentait échapper à son emprise et m'acheminer vers la vraie religion !

Alors que L'Esprit Saint nous suggère le bien ; Satan, lui, le mal, le péché, l'éloignement de Dieu. N'a-t-il pas toujours procédé ainsi, depuis le début des temps, quand il persuada Ève à désobéir à Dieu ? Mais rendons grâces à Dieu : par son Esprit qui nous habite, Il nous prête

toujours une main secourable qui nous conduit à la fin vers le bien.

Voici l'insinuation maléfique du démon suggérée à mon esprit : « Oui, je suis d'accord avec toi : Jésus est un homme sublime, le chef-d'œuvre des créatures de Dieu, un homme de principes, supérieur à Muhammad, mais de là à être Dieu lui-même ? !... c'est impossible, c'en est trop ! »

Un doute me traversa l'esprit ; et je pensai : « C'est vrai que les enseignements de Jésus se placent au-dessus de toutes les sciences humaines et morales, qu'ils dépassent les enseignements de Muhammad ; mais pourquoi ne Le considère-t-on pas, comme par exemple Platon, ou Aristote, ou l'un de ces éminents philosophes... ? »

Je me suis tourné vers Dieu et l'ai prié de tout mon cœur de ne pas me laisser dans cette confusion. Il vint à mon secours par son Esprit. Voici comment, par un raisonnement logique, Il me conduisit à la vérité :

- « Aimes-tu vraiment le Christ ? »
- « Oui », ai-je répondu.
- « Ses enseignements, te rendent-ils heureux ? »
- « Oui. »
- « Et... qu'en penses-tu ? Proviennent-ils de source divine ou humaine ? »
- « Je n'ai aucun doute quant à leur provenance divine. »
- « En supposant que le Christ ne soit qu'un prophète, ses enseignements te plaisent-ils ? »
- « Oui, ils me plaisent. »
- « Eh bien, jusque-là nous sommes d'accord sur le fait que le Christ est un prophète et que ses enseignements sont de provenance divine. Prenons maintenant en considération l'autre point. Muhammad affirme que le Coran est une révélation divine ; ses enseignements te plaisent-ils ? »
- « Non. »

– « Nous en arrivons donc à la conclusion : Le Christ, en tant qu'homme, est supérieur au Dieu de Muhammad. »

Et L'Esprit Saint de conclure :

– « Comme il ne peut exister un homme supérieur à Dieu, en admettant que le Christ soit supérieur au Dieu de Muhammad, il ne peut par conséquent être un homme ; donc Il est Dieu Lui-même. »

Vous aurez bien compris, mes frères, que ce discours n'a pas été prononcé de vive voix, mais qu'il est l'œuvre de l'Esprit qui nous habite et qui se communique à notre pensée pour contrecarrer les assauts acharnés du démon et nous délivrer de ses embûches. Désormais tout doute se dissipa et je crus que Jésus-Christ est le Fils du Dieu vivant. À la lumière de cette conviction, je demandai à être baptisé au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

in vers

gérée à
est un
ieu, un
de là à
op ! »

« C'est
ssus de
passent
ne Le
ristote,

ut mon
vint à
raison-

nce di-

ae. »
te, ses

le fait
ts sont
ération
ne ré-